L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 23 MAI 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
(ÉDITEURS PROPRIÉTAIRES;
G. F. WEISSE. H. DUFOUR!
E. DUVERGER. S. HARRY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI MATIN, 23 MAI.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements à la semaine, à raison de 25 cents pour les six numéros. Du paiement aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par Tourné & Thomas—Le contenu du magasin de modes de Mme Albert, au coin des rues Royale et Bienville.

Par le shérif, à 10 heures et demie—Le stock de marchandises sèches de magasin No 43, rue Bienville, ainsi que le ball dudit magasin.

EUROPE.

Nouvelles par le Vanderbilt.

Le *Vanderbilt* est arrivé le 21 à New York, avec des avis de Southampton jusqu'au 11.

L'emprunt français se place rapidement: 40 millions de francs ont déjà été souscrits.

La Banque de Belgique a porté à quatre pour cent le taux de l'intérêt. On croit que la Banque d'Angleterre augmentera prochainement le taux de l'escompte, et qu'il le fixera à 5 pour cent.

La dépêche suivante a été reçue à Liverpool peu de temps avant le départ du steamer.

"Turin, mercredi matin, 11 mai—Les autrichiens, sous les ordres de Giulay, font en ce moment un mouvement rétrograde. Ils traversent de nouveau la Sesia et retournent en toute hâte vers Vercelli. Les détachements qui y sont arrivés ne vont pas plus loin et une partie des troupes est dirigée vers Forsara.

"Le comte Cavour se dispose à quitter Turin pour aller, à Gênes, à la rencontre de l'empereur Napoléon.

"Le siége d'Ancone est levé."

La Sardaigne a mis l'embargo sur tous les navires autrichiens qui se trouvent dans les ports sardes: les navires neutres sont respectés.

On écrit de Come qu'une grande effervescence règne dans cette ville et qu'un mouvement révolutionnaire est à la veille d'éclater.

Le commandant autrichien à Vercelli a frappé cette ville d'une contribution de 300 mille francs.

La garnison française de Rome y restera.

Le correspondant de Turin du *Times* de Londres, décrit à ce journal qu'on s'attend incessamment à une grande bataille entre les Autrichiens et les alliés, et que d'après la position des armées, il n'est pas improbable que la lutte ait lieu sur l'ancien champ de bataille de Marengo.

Les habitants de Vatellari font des achats d'armes et de munitions et paraissent tout disposés à se prononcer en faveur de la bardaigne et de l'indépendance italienne.

Une forte escadre française est arrivée dans l'Adriatique.

Le gouvernement révolutionnaire de Toscane a formé un nouveau ministère. Le grand-duc de Toscane a offert ses services à l'Autriche qui lui a offert le commandement d'un régiment.

Garibaldi a publié une adresse à la Nation italienne dans laquelle il l'invite à secourir le roi qui l'opprime, à se rallier à la Sardaigne et à couper la retraite aux Autrichiens.

Une dépêche de Rome annonce que le nonce du Pape, à Florence, a été rappelé.

Le brick de guerre autrichien *Tyllon* a sauté dernièrement et 80 hommes ont été tués.

Un des archiducs autrichiens est mort.

Les journaux anglais prétendent avoir des preuves nouvelles d'une alliance secrète entre l'empereur Napoléon et le czar Alexandre. Les cabinets de Londres et de Berlin ont pris dans ce même sens la résolution de refuser ensemble que la guerre serait circonscrite à l'Italie.

Il règne une grande activité dans les arsenaux et les chantiers anglais. On y travaille nuit et jour. On embarquait aux dernières dates des canons d'un très fort calibre pour Gibraltar. La flotte doit recevoir aussi un renfort de deux mille soldats de marine. Quatre vaisseaux et une frégate sont arrivés à Gibraltar.

Revue Européenne.

L'importance des nouvelles qui nous arrivent d'Europe et l'intérêt qui s'y attache dans les circonstances si graves où se trouve en ce moment l'Ancien-Monde, nous forcent de leur consacrer la plus grande partie de nos colonnes.

Manifeste de Napoléon III.

Napoléon a adressé le manifeste suivant au *corps législatif*:

"En ordonnant à son armée d'entrer dans le territoire de la Sardaigne, notre alliée, l'autriche nous a obligés de prendre les armes. Elle croit les traiter par cette mesure et elle menace nos frontières.

"Toutes les grandes puissances ont protesté contre cet acte d'agression. Comme le Piémont avait accepté les conditions, on se demande quelle a pu être la raison de cette soudaine invasion? Le parti qui l'emporte, c'est celui qui a poussé l'Autriche à un tel point qu'il faut que ses possessions s'étendent jusqu'aux Alpes ou que l'Italie soit libre jusqu'aux rives de l'Adriatique, car chaque coin de l'Italie qui reste indépendant met en danger la puissance de l'Autriche.

"Jusqu'à présent, la modération a été la règle de ma conduite; mais à présent l'énergie devient mon premier devoir. Il faut m'obéir, car je suis le chef de l'armée et dire à l'Europe: "Je n'ambitionne pas de conquêtes, mais je suis résolu à maintenir ma politique nationale et traditionnelle. J'observe les traités, à condition qu'ils ne seront pas violés à mon préjudice. Je respecte les territoires des autres, mais les nations neutres, mais le prochain hautement nos sympathies pour un peuple dont l'histoire se mêle à la mienne. Il qui gémit à présent sous l'oppression de l'étranger."

"La France a montré sa haine de l'étranger. Il lui a plu de me donner assez de pouvoir pour compléter le faisceau des droits et les membres incorruptibles des vieilles factions, que l'on voit nécessairement faire un pacte avec les ennemis du pays, dès qu'on leur fait appel. Mon ambition a pour but de sauver cette alliance, son caractère civilisateur.

"Mes alliés naturels sont toujours été ceux qui désirent l'amélioration de la race humaine, et lorsqu'elle a tiré l'épée, ce n'a pas été pour gouverner, mais pour affranchir.

"Par conséquent, si j'ai de cette guerre ni de rendre l'Italie à elle même, et non de lui imposer un changement de maîtres. Mais aurons-nous assez nos frontières un peuple ami qui nous devra son indépendance. Nous n'entrons en Italie ni pour fomenter des désordres, ni pour asservir la puissance de notre armée et la sécurité de notre empire.

"Mais si une révolution éclatait, et que l'Autriche opposât tout à coup un acte qui, pour l'Europe, ne serait pas d'un seul pouce de son territoire, je n'hésiterai pas sur un seul des droits dont la couronne de Sardaigne jouit en qualité de membre de la famille des nations européennes. Je n'insistai pas pour obtenir la moindre garantie contre le retour de semblables événements. La main que j'offrais sincèrement en signe de paix et qui fut prise, me paraissait une garantie suffisante. Je sacrifiais sur l'autel de la paix l'honneur et les droits de l'Autriche. La récompense d'une si rare générosité fut la continuation immédiate des sentiments d'inimitié qui ont grandi d'année en année, et une agitation perfide contre la paix et le bien-être de mon royaume lombard-vénitien.

"Je supportai patiemment ces nouvelles hostilités, sachant combien la paix était un bienfait précieux pour mon peuple et pour l'Europe. Je n'étais pas encore à bout de patience, lorsque les grandes mesures que je fus forcé de prendre, en conséquence de l'agitation révolutionnaire qui se faisait sur les frontières de mes provinces italiennes et dans ces dernières, devinrent le prétexte d'un redoublement d'hostilités. Acceptant volontiers la médiation bienintentionnée de puissances amies, pour le maintien de la paix, je consentis à prendre part à un congrès des cinq grandes puissances.

"La médiation a échoué, par suite des conditions inacceptables dont la Sardaigne a fait dépendre son consentement. Il ne restait plus qu'un moyen de conserver la paix. Je me suis adressé directement au gouvernement sarde, le sommant de mettre son armée sur le pied de paix et de licencier ses corps-francs; et comme la Sardaigne n'a pas accédé à ma demande, le moment est arrivé de trancher la question par un appel aux armes.

"J'ai ordonné à mon armée d'entrer en Sardaigne.

"J'apprécie la haute portée de cette mesure et si mes devoirs de monarque ont jamais pesé lourdement sur moi, c'est assurément aujourd'hui. La guerre est le fléau de l'humanité. Ce n'est pas sans chagrin que je vois la vie et la propriété de plusieurs milliers de mes sujets mises en danger, et je sens parfaitement quelle terrible épreuve la guerre va être pour mon royaume qui, tout occupé de ses améliorations intérieures, a le plus grand besoin de la continuation de la paix. Mais le cœur du monarque doit se taire quand c'est l'honneur qui parle, ainsi que le devoir. Il y a sur les frontières un ennemi armé, qui, allié au parti révolutionnaire, renonce ouvertement son intention d'obtenir possession des dépendances de l'Autriche en Italie. Pour le soutenir, celui qui règne en France,—intervenant, sous de futiles prétextes, dans les relations également établies de la péninsule italienne,—a mis ses troupes en mouvement; et quelques uns de leurs détachements ont passé déjà la frontière de la Sardaigne.

"Notre lutte est juste et nous la commençons avec courage et confiance. Nous espérons, cependant, que nous n'y serons pas seuls. Le sol sur lequel nous avons à combattre a été rendu fertile par l'sang qu'y ont répandu nos frères allemands, pour gagner ces remparts qu'ils ont gardés jusqu'à présent. C'est là que les ennemis astucieux de l'Allemagne ont commencé généralement la partie, lorsqu'ils ont voulu ruiner sa puissance intérieure. Le sentiment qu'un danger semblable est aujourd'hui imminent, prévaut dans toute l'Allemagne, de la chaumière au trône et d'une frontière à l'autre. Je parle ainsi en présence du fait que l'intérêt légitime de l'Allemagne, de la chaumière au trône et d'une frontière à l'autre. Je parle ainsi en présence du fait que l'intérêt légitime de l'Allemagne, lorsque j'appelle l'attention sur un danger commun et évoque le souvenir des victoires remportées ensemble par l'Autriche et l'Allemagne, ne trouve pas de sympathie dans le cœur de l'Allemagne.

"Pour Dieu et la patrie!

"Donné en mon palais de Vienne, ce 2me jour d'avril 1859.

"FRANÇOIS JOSEPH."

HAVANE.—Le steamer *Cahawba*, venant de la Havane qu'il a quitté le 18, est entré hier dans notre port. Il a pris à bord à Key-West, 300 hommes du 4me régiment de l'armée des Etats-Unis, qui, après avoir été dans l'Utah, ont été rappelés à Key-West, pour être employés à la répression de la piraterie.

Le bruit court que le Cockwell avait espéré s'illustrer en se faisant le représentant de l'injuste exigence du public, un autre Américain, placé à l'orchestre songea à se singulariser en prenant la contre-partie de ce rôle.

"Master Cockwell, s'écria-t-il en montant sur une banquette, en guise de tribune, comme vous j'ai l'honneur d'être citoyen des Etats-Unis, et pas plus que vous je ne veux cacher mon nom: Je me nomme Pinebull! Je déclare, en vertu de la liberté que me donnent mes droits de citoyen de la plus noble terre qu'ait jamais éclairée le soleil, que votre action choquante déshonore notre glorieux pays. Insulter un étranger parce qu'il ignore nos usages, c'est violer les lois sacrées de l'hospitalité!..... Je ne prétends chapeauter pourtant pas, quoique ne soyez pas un très honorable gentleman..... Mais nous sommes que votre conduite est celle d'un manant!

Ces dernières paroles furent le signal d'un effroyable tapage: deux camps s'étaient instantanément formés dans la salle: le camp Cockwell et le camp Pinebull; les deux partis cains excellent à régulariser le désordre. Tout s'acheva par un assez forte détonation, suivie d'un cri de douleur, retentit au milieu du vacarme.

D'abat un certain Jackson qui venait de blesser d'un coup de pistolet une femme assise aux deuxièmes galeries.

Pourquoi ce Jackson, qui ne s'intéressait nullement à la discussion, avait-il fait feu? par une raison très simple: parce qu'il était sur lui un révolver! Pourquoi avait-il attelui cette infortunée? Parce qu'il ne l'avait pas viaé!

Ce malheureux incident changea le tumulte en une véritable et sanglante mêlée.—Un parent de la femme blessée déchargea un révolver sur un ami de Jackson. Pourquoi pas plutôt sur Jackson? Parce que l'ami était plus prêt. Jackson, furieux de voir attaquer son ami, ajusta Cockwell qui n'en pouvait mais, et comme, après ce bel exploit, il avait encore trois coups de chargés dans son révolver, il en dirigea un,—en véritable éclectique—sur Pinebull, et des deux autres ni tieu au hasard.

Nous avouons, en toute humilité, que cette scène, qui eut été grotesque si le sang n'est pas coulé, est parfaitement invraisemblable; elle n'a d'autre excuse que celle d'une scrupuleuse et exacte authenticité.

Les bagarres aux Etats-Unis manquent presque toujours de logique; la querelle commence par la lettre B et ne s'arrête qu'à la lettre Z, après avoir parcouru tout l'alphabet.

Les choses, sans raison, sans motif d'être, proviennent uniquement, nous le croyons, de l'exubérance de forces que possède une jeune et forte race américaine. Un Yankee est un enfant qui fait ses dents: il y a des instants où l'enfant qu'il mordre.

Le spectacle de cette affreuse mêlée,—car tout le public prit part à la mêlée,—fit Hélène d'épouvante, on, pour mieux dire encore, lui causait un inaurmontable dégoût: elle ne pouvait se résoudre à contempler avec une aveugle satisfaction: l'avilissement de ceux qui l'avaient si cruellement offensée ne pouvait que lui être agréable.

—Je ne puis vous accompagner, répondit le jeune homme: ma présence, loin de vous protéger, ne pourrait que vous nuire!..... Prier M. Clapman de vous donner le bras et de vous conduire jusqu'à votre voiture!.....Je dois rester ici pour servir d'otage à la foule.

—Je ne puis vous accompagner, répondit le jeune homme: ma présence, loin de vous protéger, ne pourrait que vous nuire!..... Prier M. Clapman de vous donner le bras et de vous conduire jusqu'à votre voiture!.....Je dois rester ici pour servir d'otage à la foule.

Tout s'acheva par un assez forte détonation, suivie d'un cri de douleur, retentit au milieu du vacarme.

D'abat un certain Jackson qui venait de blesser d'un coup de pistolet une femme assise aux deuxièmes galeries.

Pourquoi ce Jackson, qui ne s'intéressait nullement à la discussion, avait-il fait feu? par une raison très simple: parce qu'il était sur lui un révolver! Pourquoi avait-il attelui cette infortunée? Parce qu'il ne l'avait pas viaé!

Ce malheureux incident changea le tumulte en une véritable et sanglante mêlée.—Un parent de la femme blessée déchargea un révolver sur un ami de Jackson. Pourquoi pas plutôt sur Jackson? Parce que l'ami était plus prêt. Jackson, furieux de voir attaquer son ami, ajusta Cockwell qui n'en pouvait mais, et comme, après ce bel exploit, il avait encore trois coups de chargés dans son révolver, il en dirigea un,—en véritable éclectique—sur Pinebull, et des deux autres ni tieu au hasard.

Nous avouons, en toute humilité, que cette scène, qui eut été grotesque si le sang n'est pas coulé, est parfaitement invraisemblable; elle n'a d'autre excuse que celle d'une scrupuleuse et exacte authenticité.

Les bagarres aux Etats-Unis manquent presque toujours de logique; la querelle commence par la lettre B et ne s'arrête qu'à la lettre Z, après avoir parcouru tout l'alphabet.

Les choses, sans raison, sans motif d'être, proviennent uniquement, nous le croyons, de l'exubérance de forces que possède une jeune et forte race américaine. Un Yankee est un enfant qui fait ses dents: il y a des instants où l'enfant qu'il mordre.

Le spectacle de cette affreuse mêlée,—car tout le public prit part à la mêlée,—fit Hélène d'épouvante, on, pour mieux dire encore, lui causait un inaurmontable dégoût: elle ne pouvait se résoudre à contempler avec une aveugle satisfaction: l'avilissement de ceux qui l'avaient si cruellement offensée ne pouvait que lui être agréable